

## CHAPITRE XX

### CARACTÈRES DE CES MANIFESTATIONS.

Ego veni in nomine Patris mei, et non accipitis me; si alius venerit in nomine suo, illum accipietis.

Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas. Si un autre vient en son nom, vous le recevrez.

(JOAN., v, 43.)

On sait assez, et il est, je crois, généralement admis, que les promesses et les espérances de la rédemption, sous une forme plus ou moins vague, n'étaient pas étrangères au paganisme. Au temps d'Auguste en particulier, puisque nous avons été amenés à parler de ce temps, ce n'était pas Israël seulement qui attendait. A l'époque même où ce prince naquit dans l'obscur famille Octavia, des pronostics avaient annoncé que « la nature était en travail pour enfanter un roi au genre humain »<sup>1</sup>. Des oracles attribués aux sibylles circulaient parmi les peuples et inquiétaient

1. Naturam regem humano generi parturire. Suet., in Aug.

le prudent Octave qui en fit brûler quelques milliers. Ces prophéties annonçaient un renouvellement du monde qui devait suivre de près la ruine des cités étrusques; et l'Étrurie, en effet, venait d'être ruinée par Sylla. Virgile se faisait l'écho de ces croyances, et, dans un chant involontairement inspiré, plus véridique probablement qu'il ne croyait l'être, il annonçait que « les derniers temps des oracles de Cumès étaient venus... que les grands mois allaient commencer... qu'un enfant descendu du ciel viendrait effacer les dernières traces de l'iniquité humaine. » Il peignait « le monde dans l'attente, tressaillant sur son axe ébranlé et s'élançant plein de joie vers ce siècle à venir »<sup>1</sup>. Le paganisme avait eu ainsi un vague, mais un joyeux pressentiment de l'avenir qui était annoncé aux Hébreux sous une forme plus grave et plus définie.

Mais, que l'attente fût alors plus ou moins positive, au temps de Vespasien, l'inquiétude lui avait succédé. Si le monde païen avait attendu comme Israël, comme Israël il devait se croire déçu. Il avait vu trente, quarante, cinquante ans se passer, presque un siècle

1. Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;  
Magnus ab integro seclorum nascitur ordo...  
..... et incipient magni procedere menses...  
Jam nova progenies cœlo demittitur alto...  
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,  
Irrita perpetuâ solvent formidine terras...  
Aspice convexo nutantem pondere mundum  
Terrasque tractusque maris cœlumque profundum!  
Aspice venturo lætentur ut omnia seculo!

EGLOG., IV.

L'hypothèse la plus probable, c'est que Virgile avait en vue,



s'accomplir ; la grande année de la sibylle était depuis longtemps déterminée ; l'Étrurie pleurait sans fin sur ses villes détruites. Il y avait près de soixante-dix ans qu'on avait annoncé à Tibère, en des termes étranges et par suite d'une révélation mystérieuse, « que le grand Pan (qu'était-ce que le grand Pan ?) était mort »<sup>1</sup>. Nul dieu nouveau n'était pourtant apparu ; nulle révélation éclatante ne s'était faite dans le monde, pour ceux du moins qui, s'attendant au berceau resplendissant de gloire que leur avait décrit Virgile, n'avaient pas voulu regarder à la paille et à la crèche de Bethléem. Au lieu d'être gouverné par le fils d'un dieu, on l'avait été par un Tibère, par un Caligula, par un Claude, par un Néron.

Alors il en fut des païens comme des Juifs : ne voyant pas venir le Messie, ils le cherchèrent ; avec moins d'exaltation et de désespoir sans doute, parce que les pronostics pour eux étaient moins positifs. Néanmoins le monde païen se mit en quête d'un dieu nouveau. Il écouta toutes les rumeurs, il prêta l'oreille à toutes les impostures, il se prit à croire à tous les

non un fils de Pollion qui n'est mentionné là que comme consul de l'année qui va commencer, mais l'enfant dont était enceinte Scribonia, alors femme d'Auguste (cet enfant fut une fille, et cette fille fut la trop célèbre Julie). Mais ce qui est certain, c'est que, royal ou non, jamais enfant né ou à naître n'a été enguirlandé de telles prédictions. La flatterie a pu prophétiser à des fils de roi des victoires, des conquêtes, des triomphes de tout genre. Elle ne lui a jamais prophétisé une telle métamorphose du monde, un tel renouvellement de l'humanité.

1. Plutarque, *de Oraculorum defectu*, p. 419, B.

fantômes. Chercher le Messie véritable dans l'humble cénacle des chrétiens ; là où aucun bruit ne se faisait ; où aucune poésie emphatique ne célébrait le Fils du ciel ; où aucune auréole de gloire humaine ne resplendissait ; où les miracles étaient des guérisons, non des épouvantes, des bienfaits, non des spectacles : cela ne venait pas à la pensée. On le cherchait bien plutôt dans la personne d'un magicien illustre comme Simon, d'un libérateur armé comme Maric, d'un César comme Vespasien : « Je suis venu au nom de mon Père, avait dit le Sauveur au monde, et vous ne me recevrez pas. Si un autre vient en son nom, vous le recevrez<sup>1</sup>. »

Cette pente des esprits était favorisée par une cause d'une autre nature. Il y avait au monde, comme il y a toujours eu, un agent invisible, mais réel, de ces superstitions et de ces impostures. Celui que les Évangiles appellent prince de ce monde ; celui qui avait fondé l'idolâtrie et qui la soutenait ; celui qui, deux fois, avait obtenu le pouvoir de mettre le Sauveur à l'épreuve, et l'avait tenté, disent quelques docteurs, au désert et sur la croix<sup>2</sup> ; celui-là ne se tenait pas encore pour vaincu. Il eût voulu empêcher le Désiré des nations de se manifester davantage ; il eût voulu détourner au profit du mensonge cette attente des nations qui s'adressait à la vérité. Il pressentait que son

1. Joan., v, 43.

2. Bossuet, *sur l'Agonie de Jésus-Christ*.



jugement était proche ; ses mystères commençaient à être révélés, ses oracles à être réduits au silence. Mais, s'il eût pu susciter au monde un prétendu régénérateur, accomplir les prophéties à sa façon, s'approprier cette universelle attente du genre humain, il eût prolongé son règne de quelques années, peut-être de quelques siècles. Satan, « singe de Dieu » comme l'appellent les écrivains chrétiens, cherchait donc à faire prendre le change au genre humain, opposait aux miracles les prestiges ; aux vérités, les fantômes ; aux apôtres, les séducteurs ; aux vrais prophètes, les faux prophètes ; au Christ, les faux christes.

Par ce besoin des âmes, par cette puissance secrète qui l'exploitait au profit du mensonge afin de le détourner de la vérité, s'expliquent ces égarements et ces impostures multiples : fausses prophéties chez les Juifs, hérésies chez les chrétiens, fausses divinités chez les gentils ; tous faux christes, imitateurs du Christ véritable. Et il est aisé de reconnaître les traces de cette imitation.

La plupart de ces imposteurs viennent de l'Orient, pour se conformer aux prophéties qui circulent par le monde et pour imiter le Messie, dont il a été dit : « Orient est son nom <sup>1</sup>. » C'est de la Palestine et non des colonies juives de l'empire que sortent tous les Juifs soi-disant inspirés. Simon paraît à Samarie, Mé-

1. Zacharie, VI, 12.

nandre à Antioche ; Apollonius naît en Cappadoce, et, selon Philostrate, il s'enfonce bien plus avant vers l'Orient pour apprendre la sagesse sur les bords du Gange. C'est vers l'Orient que se tournait la statue de César pour appeler Vespasien du fond de la Judée, et Vespasien commence par aller chercher aide en Égypte, dans les sanctuaires les plus antiques et les plus vénérés de l'Orient.

Presque tous aussi abusent, en se les appliquant, des prophéties de la Rédemption. Les imposteurs de Jérusalem ne font pas autre chose. Vespasien se fait appliquer par Josèphe la prophétie de Michée ; Simon et Ménandre, Samaritains, se font christes et messies dans le sens de la Bible ; j'ai dit avec quelle audace sacrilège Simon attribue à sa personne les miracles de l'Incarnation, de la Rédemption et de la Passion. En un mot, ces oracles, dont Tacite, Suétone, Josèphe attestent la popularité, et qui annonçaient à l'Orient un chef sorti de son sein, ont été pour tous ces hommes le titre de leur mission et le fondement de leur succès.

Tous, de plus, se donnent le nom de dieu sauveur ou libérateur. Maric s'intitule dieu libérateur des Gaules. Velléda est également la libératrice de la Germanie. Simon et Ménandre sont une émanation de la vertu suprême descendue pour sauver le monde de la tyrannie des mauvais anges. Apollonius de Tyanes est venu délivrer le monde des *démons* mauvais, et, dans



son apologie à Domitien, il explique bien quel est pour le monde ce besoin d'un libérateur divin et humain à la fois : « Au milieu de ce désordre du monde, dit-il, il est une certaine harmonie qu'il appartient au sage de maintenir, et pour laquelle, ô roi ! tu conviendras toi-même qu'il faut un homme semblable à un dieu... Oui, au milieu de ces âmes ballottées par leurs passions, il faut un homme, un dieu venu du sein de la sagesse suprême pour rétablir l'harmonie des âmes<sup>1</sup>. » Et c'est une chose digne de remarque, que, même ces hérétiques, sortis du christianisme et si complètement éloignés de lui, Simon, Ménandre, les Nicolaites, Cérinthe, au milieu des rêves pythagoriques et des monstruosités orientales par lesquelles ils revenaient à l'idolâtrie, ont toujours conservé deux choses qui pouvaient justifier leur nom de chrétiens : le dogme de la Rédemption, du Dieu devenu homme et libérateur des hommes ; le signe de la Rédemption, le baptême, symbole et instrument de cette délivrance. Tant ce siècle avait la conscience qu'il devait être racheté, et racheté par un homme-Dieu ! Tout le monde sentait que le nœud des affaires humaines en était venu à ce point où un Dieu avait dû apparaître pour le délier (*dignus vindice nodus*).

Enfin, dans la plupart de ces histoires, le détail

1. Ἄνδρος δαίσθαι θεῶν εἰκασμένου... Δεῖ ἄνδρος ὃς ἐπιμελήσεται τοῦ περὶ αὐτὰς (ψυχῆς) κοσμοῦ, θεός ἀπὸ σοφίας Ἰωαν. Ἀπολ., § 7. — Philostr., VIII, 7.

trahit une main de copiste, que cette main soit celle du héros ou du conteur. Même le Gaulois Maric, jeté aux bêtes et respecté par elles, nous rappelle Daniel dans la fosse aux lions, et sainte Thècle la première martyre. Vespasien, surtout, semble avoir été arrangé par les historiens pour être une contrefaçon du Christ : comme Jésus, réalisant la prophétie de Michée, est sorti de Bethléem pour devenir le roi pacifique de toutes les nations : de même Vespasien, à qui on applique cette même prophétie, sort de la Judée pour être le dominateur pacifique d'un empire qui s'appelait le monde : Jésus fait des miracles ; Vespasien en fera à son tour. Jusquelà, les prétendus miracles du paganisme se faisaient le plus souvent sans la main de l'homme ; l'homme en était le témoin, l'interprète, le prôneur, le préparateur caché plutôt que l'agent direct et libre : ici il n'en sera plus ainsi ; Jésus guérissait les infirmes, Vespasien se fera amener des infirmes. Le plus souvent, dans le paganisme, les guérisons prétendues merveilleuses s'opéraient dans un songe qui indiquait le remède au malade ; aujourd'hui, c'est à un médecin surnaturel que le songe renverra le malade. Jésus guérissait un aveugle avec sa salive ; Vespasien prétendra guérir un aveugle avec sa salive. Jésus a guéri un paralytique ; Vespasien guérira un paralytique. La contrefaçon est évidente<sup>1</sup>. Elle l'est bien autrement chez Apollonius, si nous

1. Voir Marc, VII, 33. — Joan., IX, 16. — Les historiens de Vespasien cités plus haut, tome I, p. 348 et suiv.



acceptons comme historique ou semi-historique le récit de Philostrate. Ce sont des miracles à sa naissance, une vie virginale, une prédication constante, la connaissance des pensées secrètes, la prédiction de l'avenir ; il guérit les malades, il chasse les démons (et un de ces derniers récits semble, dans ses expressions mêmes, avoir été calqué sur l'évangile de saint Luc <sup>1</sup>). La résurrection d'une jeune fille, que Philostrate, du reste, représente comme douteuse, offre plusieurs traits qui rappellent la fille de Jaire <sup>2</sup>. Les disciples quittent leur maître au jour du danger ; le maître, au contraire, marche au péril, malgré les supplications et les larmes des siens, avec une complète prescience de l'avenir. Seulement Apollonius ne se laisse pas crucifier. Quand il est las de l'épreuve, il s'y dérobe avec une puissance surnaturelle qui lui ôte un peu le mérite de l'épreuve. Philostrate n'était pas homme à inventer, ni même à copier une chose aussi paradoxale qu'un Dieu crucifié par amour pour les hommes. Mais la fin d'Apollonius ressemble à l'ascension du Sauveur, et il disparaît tout à coup du milieu des hommes sans que personne ait jamais retrouvé sa dépouille.

Il y avait donc en ce temps-là un singulier besoin de rappeler ou de contrefaire l'Évangile. Ces dieux de contrebande, qu'ils en eussent ou non la conscience,

1. Luc, VIII, 28. — Philostr., IV, 20-25. — Et ci-dessous l'appendice G, § 3.

2. Matth., IX, 18-25. — Marc, V, 22-24, 41, 42. — Philostr., IV, 45.

marchaient plus ou moins dans l'ornière du vrai Dieu, s'approprièrent ses prophéties, usurpèrent son nom, contrefaisaient ses miracles. Il fallait à ce siècle un *Dieu avec nous*, un Emmanuel ; la première moitié du siècle s'était passée à l'attendre ; la seconde se passait, après l'avoir méconnu là où il était, à le prendre là où il n'était pas. Le monde était plein de faux Emmanuel ; à l'encontre ou dans l'ignorance du Dieu fait homme, l'homme se faisait dieu.

Quelqu'un demandera-t-il, entre l'Évangile du Christ et les Évangiles des faux christes, quelle est la copie, quel est le modèle ? La réponse est bien facile.

L'imitation se trahit par son infériorité, et plus évidemment encore par la postériorité de sa date. Je n'ai pas besoin d'expliquer comment l'Évangile est supérieur à la vie d'Apollonius ou à celle de Vespasien. Je n'ai pas besoin de dire non plus que les faits évangéliques ont une date certaine ; une date antérieure à l'hérésie de Simon, puisque Simon lui-même a commencé par être chrétien ; une date antérieure de vingt ans au moins à l'apparition d'Apollonius (selon la chronologie de son historien), de trente-six ans au moins à celle de Vespasien et de tous les autres.

De plus, il y a une autre réponse non moins sûre, et qui peut mener à des considérations plus instructives. On juge de l'arbre par ses fruits. Pour mieux comprendre ce qu'étaient ces héros du judaïsme, de l'hérésie, du paganisme, il faut voir ce qu'ils ont ap-



porté au monde. Jetons un coup d'œil sur les temps postérieurs ; voyons ce qu'ont été, et du vivant de ces hommes et après leur mort, leur renom, leurs doctrines, leurs disciples, leurs bienfaits.

Quant aux prophètes du judaïsme révolté, j'ai dit combien leurs rêves ont été horriblement déçus. Ce peuple qu'ils prétendaient émanciper, ils l'ont perdu ; ces prophéties qu'ils répandaient ont été démenties ; leurs chimères de gloire nationale sont demeurées ensevelies sous les ruines de leur temple. Eux-mêmes enfin ont péri dans les égouts de Jérusalem, sur les arènes de Béryte, dans les cachots de Rome, parmi les suicidés de Massada, sans qu'il restât pour leur mort un hommage et un regret ; martyrs sans culte et sans honneurs, parce qu'ils ont été les martyrs de leur propre orgueil ! Et, bien loin de léguer quelques bienfaits posthumes à leur peuple, ils ne lui ont légué que souffrances et malédiction, nouvelles exterminations, nouveaux désastres. Ils lui ont légué une servitude de siècle en siècle plus dure, une dispersion plus complète, l'abaissement de son caractère, le rétrécissement de ses idées ; il n'a pas germé une seule grande chose au milieu de toutes les ruines qu'ils ont faites.

Nous pouvons en dire autant des hérésiarques. Ceux d'entre eux qui retournaient vers le judaïsme ont laissé en général peu de traces dans l'histoire, les noms de leurs sectes se confondent et bientôt s'é-

teignent <sup>1</sup>. Ceux qui retournaient vers le paganisme n'eurent pas non plus, au moins sous leur propre nom, de longue durée. Nous ne voyons pas qu'il y ait eu de Cérinthiens après Cérinthe. Au temps d'Origène, il n'y avait plus que trente Dosithéens : il n'y en avait jamais eu beaucoup <sup>2</sup>. Au temps de saint Justin, il y avait encore quelques Ménandriens ; au temps de Tertullien, il y en avait fort peu <sup>3</sup>. Les Nicolaïtes laissèrent moins de traces encore. Quant à Simon, sa religion eut plus de gloire : populaire à Samarie, répandue ailleurs, honorée jusque dans Rome, garantie des périls du martyre par sa condescendance envers le pouvoir, elle était cependant bien réduite au temps d'Origène, qui ne connaissait plus de Simoniens. Il y en avait pourtant encore, et il y en eut après lui, mais honteux de leur nom, se confondant, autant qu'ils le pouvaient, avec les catholiques, recevant le baptême avec eux, tâchant de les séduire. Au commencement du iv<sup>e</sup> siècle plusieurs d'entre eux furent découverts et chassés de l'Église ; depuis, on n'en parle plus <sup>4</sup>.

1. Il y avait cependant encore, du temps de saint Augustin, des Nazaréens, soit à Pella, berceau de leur secte, soit à Cobabe, dans le pays de Bazan, soit à Bérée, dans la Célésyrie (*in Fa. st.*, XIX, 18). Il y a quelques traces d'ébionitisme au moyen âge : concile de Limoges en 1031 (Labbe, p. 869-890).

2. *Contra Celsum*, V, 11.

3. Eusèb., III, 26. — Irénée, I, 71. — Justin, *Apol.*, I, 26, 56. — Tertull., *de Anima*, 50.

4. Orig., *C. Cels.*, V, 11 ; VI, 1. — Eusèbe, *H. E.*, II, 13. — Les Simoniens habitaient surtout dans la Samarie, d'après saint Justin



Mais cependant, de Simon et de ses imitateurs il resta quelque chose, une grande chose même, si rien peut être grand dans l'erreur et dans le mal. Leur doctrine grandiose, quoique absurde, dépravée, mais hardie, ne devait pas être perdue pour le genre humain ; la tradition de la folie ne se perd pas plus que celle du bon sens. Elle fut la base première de ces doctrines diverses qui sous le nom commun de gnosticisme ont exercé un si grand empire sur les âmes, qui ont si profondément affligé le christianisme, qui ont appelé à elles tant de chrétiens, païens de cœur. La haine de l'Ancien Testament, la méconnaissance du Dieu créateur, la réprobation du monde créé, bien d'autres traits de la doctrine de Simon et de Ménandre se reproduisirent après eux. Ce n'est pas sans raison que les écrivains ecclésiastiques ont appelé Simon le père de toutes les hérésies.

Les idées, ou plutôt les rêveries de ce genre, à la fois insensées et immorales, sont repoussées aujourd'hui par toutes les sectes et toutes les écoles ; mais Simon peut se vanter, grâce au gnosticisme et au manichéisme ses continuateurs, d'avoir régné pendant quelque mille ans sur des centaines de milliers de fous, et d'avoir fondé un système d'absurdité et de dépravation des plus insoutenables, mais des plus durables.

(vers l'an 160), *Apol.*, I, 26, et Clément d'Alexandrie (vers l'an 200), *Stromat.*, II, 11.

Parlons maintenant des dieux païens et de leurs succès. Ni Maric ni Velléda, on l'a vu, ne laissèrent la Gaule émancipée ou la Germanie triomphante. Quant à Vespasien, son succès politique fut complet ; mais, pour sa mission divine, il semble avoir pris à tâche d'en désabuser le monde. Rien de moins céleste que le règne de ce vieux prince, honoré d'ailleurs par son humanité et sa justice, mais avare, fiscal, publicain sous la pourpre, mettant un impôt sur les urines, et, au moment de sa mort, disant, par une allusion railleuse à sa prochaine apothéose : « Je crois que je deviens dieu <sup>1</sup>. » Lui et son fils Titus donnèrent cependant, il faut leur rendre cette justice, onze ans de paix à l'empire ; mais Vespasien lui donna son fils Domitien, abominable tyran pendant quinze années. Telle fut la mesure du bien et du mal qu'apportait au monde l'avènement de cette famille Flavia, inaugurée par tant de prophéties et de prodiges.

Reste Apollonius, de tous ces personnages le plus obscur pendant sa vie, le plus important après sa mort. Son histoire posthume mérite que, par curiosité au moins, nous nous y arrêtions un moment.

Cent ans après sa mort, il n'avait guère que le renom d'un grand magicien. C'est comme magicien qu'il s'était vu refuser, ainsi que l'avoue son historien et son panégyriste, l'initiation aux mystères d'Eleusis <sup>2</sup>.

1. *Puto, deus fio.* Suet., *in Vesp.*, 22.

2. Philostrate, *in Apoll.*, I, 2, 3 ; V, 12 ; VII, 39 ; VIII, 8.